

Interview

« LA FOLIE DE L'ART BRUT » ENTRETIEN AVEC ROXANA AZIMI

Les éditions Ségquier viennent de publier en cet automne 2014 *La Folie de l'art brut*, ouvrage écrit par la journaliste Roxana Azimi - ancienne collaboratrice du *Journal des arts* et co-fondatrice du *Quotidien de l'art*. L'originalité de l'approche de Roxana Azimi est d'analyser l'art brut au regard de l'art contemporain, et de démontrer d'une part, à quel point des ponts ont toujours existé entre ces deux champs de la création - dès le début du XX^e siècle avec les Surréalistes ou Picasso - mais aussi que les défenseurs de l'art brut ont enfermé cette spécialité dans une forteresse qu'ils gardaient jalousement. L'auteur fait sauter les verrous et démontre la porosité des frontières, et la dimension vertigineuse de l'art brut qui touche à une expression universelle. Une signature de l'ouvrage est organisée dans les espaces parisiens de la galerie Christian Berst (le 29 novembre 2014) et de la Maison Rouge (le 4 décembre).



Comment est né ce projet d'ouvrage ?

L'éditeur Ségquier m'a contactée en début d'année à la suite d'un article que j'avais publié dans *Le Monde* sur le marché de l'art brut. Il souhaitait éditer un livre traitant de l'art brut mais surtout pas quelque chose de scolaire. L'idée était de ramener l'art brut dans une contemporanéité, et justement, c'est cet aspect là qui m'intéresse. Je suis l'art brut depuis une quinzaine d'années - un territoire auquel j'accoste de temps en temps -, mais mon ancrage premier est l'art contemporain. Je trouvais qu'il était intéressant d'aborder l'art brut à partir de l'art actuel. Les tenants de l'art brut ont souvent une démarche inverse. Ils tendent à stigmatiser l'art contemporain, et détricotent les liens pourtant nombreux entre les deux sphères.

Mettre en évidence des liens entre l'art contemporain et l'art brut revient à tenter de réécrire l'histoire de l'art car finalement, les artistes contemporains regardent dans la direction de l'art brut depuis le début du XX^e siècle.

Absolument. Le problème des détracteurs de l'art brut est qu'ils veulent trop protéger un territoire qui devient comme une chasse gardée, une réserve d'Indiens. Ils ne parlent d'ailleurs pas « d'artistes » mais de « créateurs », une façon de bien marquer la différence avec les artistes culturels, savants... Il faut ouvrir le champ pour que des gens extérieurs à ce pré carré puissent s'y intéresser.

Sans titre (2013)
Dan Miller

Acrylique et encre sur papier
Avec l'aimable aimable
autorisation de la galerie
Christian Berst ©DR

Interview

« LA FOLIE DE L'ART BRUT »

ENTRETIEN AVEC ROXANA AZIMI

Cela est difficile si l'on s'en tient stricto sensu aux théories de Dubuffet, théories il est vrai elles-mêmes un peu mouvantes. Il est vrai que le Dubuffet de 1945 n'est pas le même que celui qui écrit « Asphyxiante culture ». Au début, il parlait de « l'homme du commun », de créateurs qui ne pensent pas au spectateur, mais petit à petit, il revient sur un certain nombre de choses. Cette création est sans adresse mais none sans public. Le regard de cet auditoire n'est pas aussi capital que pour un artiste contemporain, qui a besoin de la validation d'un curateur, d'un critique d'art, mais il reste important. Lorsque Robillard recommence à créer ses fusils après les avoir arrêté, c'est sous l'impulsion et l'encouragement de Michel Thévoz, le premier conservateur de la Collection de l'art brut de Lausanne. On ne peut donc pas dire que ces gens soient totalement insensibles au regard de l'autre. On le voit aussi avec l'artiste XX, présent à l'exposition « Art brut. Collection abcd Bruno Decharme » à la Maison Rouge [du 18 octobre 2014 au 18 janvier 2015]. Autiste, il était cependant aux anges lorsqu'il est arrivé en chaise roulante dans la salle où étaient exposés ses avions. Il était heureux.

Pourquoi les défenseurs de l'art brut l'ont-ils défendu comme une forteresse imprenable ?

Le problème de ceux qui ont défendu l'art brut est qu'ils ont vraiment mis des barrières de sécurité. Il est vrai que ces créateurs sont des êtres fragiles qu'on ne peut pas traiter à la légère. Mais cette protection s'est transformée en ghetto.

Peut-on aujourd'hui se lancer dans une définition de l'art brut ?

C'est difficile, il y a bien la définition de Dubuffet à laquelle tous les défenseurs s'accrochent. Je pense qu'elle doit être amendée, transformée car le monde a changé.

Roxana Azimi



Interview

« LA FOLIE DE L'ART BRUT » ENTRETIEN AVEC ROXANA AZIMI

D'autant plus qu'il y a une certaine hypocrisie de la part de Dubuffet qui s'est un peu servi de l'art brut pour s'opposer à l'art bourgeois.

C'était quelqu'un de très paradoxal. Il a retenu de l'art brut essentiellement la production figurative alors qu'il y a aussi de l'abstraction. Or nous sommes dans les années 1950, moment où triomphe l'art abstrait et lui veut montrer que la figuration existe. Il a aussi mis de côté certaines techniques, notamment la photographie, car il se méfiait des techniques de reproduction mécanique. Pourtant certains créateurs ont fabriqué leurs propres appareils : ce sont des bricoleurs poétiques.

Il a aussi instrumentalisé certains artistes, comme Gaston Chaissac, en voulant l'intégrer au forceps dans le champ de l'art brut, contre l'avis même de l'intéressé. Les référents de ce dernier étaient Picasso et les autres artistes. Il résidait en province, était savetier d'origine, mais il n'est pas isolé et menait une réflexion sur son travail. Même si Dubuffet a utilisé l'art brut comme un instrument politique, il a eu le mérite de donner à ces créateurs une visibilité. Mais à la pleine lumière il préférerait la pénombre.

Alors qu'aujourd'hui, c'est l'inverse qui se passe ?

Oui, les commissaires donnent de plus en plus de place à l'art brut dans les expositions. C'est presque l'excès inverse. L'art brut peut devenir le gadget de curateurs en mal d'inspiration. Nous assistons aujourd'hui à un essoufflement des formes dans l'art contemporain et ce n'est pas être « jeanclairiste » que de l'affirmer. La situation est comparable au début du XX^e siècle lorsque les artistes modernes sont partis explorer d'autres champs, en quête de l'Autre et de l'Ailleurs. Un certain néo-primitivisme explique le retour de l'art brut. Les artistes ont besoin de se ressourcer, de sang nouveau, de carnation, d'inconscient. Mais l'art brut n'est pas là pour pallier l'assèchement de l'art contemporain ! L'équilibre est très fragile. Certains curateurs ont très bien compris les spécificités de l'art brut. D'autres l'intègrent comme le condiment qui peut épicer une exposition, un gimmick. Il faut faire attention à cela. Je cite souvent dans mon livre le commissaire d'exposition François Piron qui a réfléchi à ces questions, et qui a abordé l'art brut avec beaucoup de respect. C'est une matière « inflammable », avec une densité humaine très forte.

Comment l'art contemporain s'en inspire-t-il de façon constructive ?

Par exemple, la Biennale d'art contemporain de Venise 2013 a été critiquée par certains, beaucoup par le champ de l'art contemporain. Mais je trouve que la proposition de Massimiliano Gioni était très courageuse et plutôt réussie. Le seul hic était que la majorité des artistes qu'il a présentés étaient morts. Cela donnait l'impression que l'art brut s'était arrêté, ce qui n'est pas le cas. Le directeur de la Hayward gallery à Londres, Ralph Rugoff a une très bonne approche également : il avait fait un guide alternatif au monde la même année à la Hayward Gallery où il associait des artistes bruts, des scientifiques un peu fous, des doux dingues, et des gens à la croisée de l'art contemporain, des sciences, de l'architecture et de l'art brut, ceux qui ont une pensée déviante par rapport à la doxa officielle de leur champ... Il démontrait que d'autres façons de penser étaient possibles, c'était passionnant.

Beaucoup d'artistes contemporains ont une bonne connaissance de l'art brut ?

On mentionne souvent Christian Boltanski et Annette Messager. Celle-ci dit avoir été impressionnée lorsqu'elle a découvert les Cahiers de l'art brut à la librairie des Arts déco. Elle a découvert un monde, sans quitter pour autant son propre monde. Alors, certaines formes peuvent rappeler l'univers de Jeanne Tripièr ou d'autres créateurs bruts, mais cela ne veut pas dire qu'il y a eu pillage. Elle se sentait en phase, tout en opérant dans un champ différent. Des jeunes artistes regardent l'art brut aussi, tels que Mathieu Cherkit ou Aurélien Froment qui a fait tout un travail photographique autour du Palais des merveilles du facteur Cheval. Les artistes regardent les marges, ce qui nourrit leur réflexion sur le sens de l'art. Il ne s'agit pas d'absorber des styles, mais d'élargir leur horizon de pensée.

Comment comprenez-vous l'universalité qui se dégage des œuvres d'art brut ?

A travers eux, on touche du doigt ce qui nous concerne : on a tous les potentialités de basculement, un « devenir brut ». Je pense que si l'art brut a autant de pouvoir sur nous c'est qu'on ressent cette folie potentielle qui nous habite. Le fou au Moyen Âge tendait aux gens supposés normaux un miroir, les ramenant à leur propre fragilité.

Finalement, la différence entre le normal et le pathologique n'est pas une question de nature mais de degré. C'est exactement ça !



Untitled (ca. 1940 – 1960)
Morton Bartlet

Vintage Gelatin Silver Print
Courtesy of Delmes & Zander

Interview

« LA FOLIE DE L'ART BRUT »

ENTRETIEN AVEC ROXANA AZIMI

Aujourd'hui cet intérêt de l'art contemporain pour l'art brut peut essentiellement être compris, comme vous le disiez précédemment, parce que l'art contemporain a besoin de se ressourcer ?

L'art contemporain a besoin de sens, d'esprit, de chair. Ce n'est pas un hasard s'il y a un retour de l'inconscient qui jusqu'à il y a peu était tabou dans les écoles d'art.

Ce besoin de retrouver du sens préside également à la multiplication des réouvertures des musées d'ethnographie ces dernières années, le dernier en date étant celui de Genève !

Absolument, et le goût pour l'art primitif vient aussi de cela. Tous les artistes modernes qui s'étaient intéressés à l'art brut s'étaient passionnés pour l'art primitif : Breton était collectionneur d'art océanien et d'art brut. Cela va de paire, l'autre, l'ailleurs.

Cet engouement pour l'art brut a pour conséquence l'envolée des prix, qui étaient négligeables il y a quelques années. Aujourd'hui, on atteint facilement les prix d'un jeune artiste ?

Il faut se méfier des effets de loupe. On pense qu'il y a une flambée autour de l'art brut à cause d'un prix record autour de 400 000 euros décroché par une œuvre d'Augustin Lesage. Un Luboš Plný est passé de 1.500 euros il y a 4 ans à 10 à 14.000 euros aujourd'hui. Mais il y a encore beaucoup de choses autour de 500 euros, et entre 1.500 et 5000 euros. Il y a un emballement, mais qui reste très modéré par rapport à la frénésie de l'art contemporain, qui peut propulser un jeune artiste new-yorkais en ventes aux enchères à 100.000 dollars !

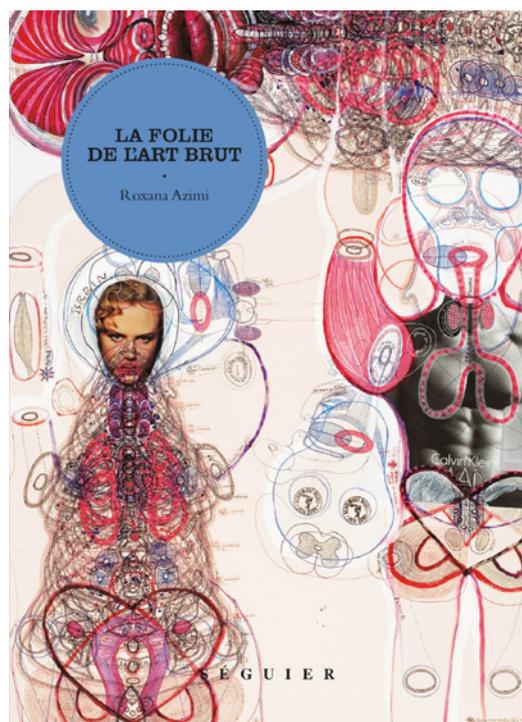
Et que dire du cas Henry Darger ?

Il fait partie de l'histoire de l'art américain et le marché est derrière lui : c'est leur totem ! Sinon, en dehors de quelques figures illustres comme Darger (maximum 400.000 euros) ou Aloïse, des artistes des années 1960-1970 qui ont eu une reconnaissance après leur mort ne sont pas trop cher, un Charles Steffen ou un Raimundo Camilo par exemple.

Est-ce que les collectionneurs d'art contemporain s'intéressent à l'art brut car ce secteur est plus accessible ?

Oui, ils se disent qu'il y a de bonnes affaires à faire. Les collectionneurs d'art contemporain s'orientent plutôt vers des œuvres d'art brut proches de leur univers, vers un Dan Miller par exemple, dont les griffonnages peuvent faire penser à Cy Twombly, ou vers un Plný. ■

La folie de l'art brut
Roxana Azimi



« L'art contemporain a besoin de sens, d'esprit, de chair.

Ce n'est pas un hasard s'il y a un retour de l'inconscient qui jusqu'à il y a peu était tabou dans les écoles d'art. »